SOUYRI Pierre-François, 2016, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 490 p.

Éric Seizelet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/5114>

DOI : 10.4000/cipango.5114

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2021

Pagination : 339-343

ISBN : 9782858313969

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Éric Seizelet, « souyri Pierre-François, 2016, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 490 p. », *Cipango* [En ligne], 24 | 2021, mis en ligne le 11 octobre 2021, consulté le 09 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/5114> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.5114>

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

SOUYRI Pierre-François, 2016, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 490 p.

Éric Seizelet

Professeur émérite, Université Paris-Diderot

Comment ne pas être Persan ? Telle est l'interrogation, en forme de paraphrase de Montesquieu, qui est au cœur du nouvel opus de Pierre-François Souyri, professeur de civilisation japonaise à l'université de Genève, où il s'est imposé non seulement comme un fin connaisseur du Japon médiéval – sa spécialité d'origine – mais aussi, et plus largement, de l'histoire moderne du Japon. Ou, en le disant autrement, la modernisation de l'archipel devait-elle passer par son occidentalisation inexorable ? L'auteur y répond par la négative, arguant que l'accession du Japon à la modernité n'a pas été qu'une imitation servile de l'Occident, comme les célèbres caricatures de Georges Bigot le laissaient entendre, mais puisait au tréfonds même d'un héritage socio-culturel endogène revisité, transfiguré par le contact de l'Occident. Bien sûr, cette problématique n'est pas propre au Japon. D'autres pays, la Chine, la Corée, la Turquie, ont été également confrontés au même défi : comment faire face à un Occident en apparence triomphant, avec ses armes, ses technologies, ses institutions, sa pensée philosophique et politique, sans abdiquer de son âme et de son identité ? Mais, s'il s'agit de promouvoir une modernité distincte de l'Occident, c'est bien aussi parce que la référence à l'Occident comme modèle de développement, passage obligé vers « l'ouverture à la civilisation », fait débat. Que l'on adhère au modèle occidental ou, surtout, à la représentation

que l'on s'en fait, ou que l'on cherche à s'en démarquer, à le contourner ou à le dépasser, la référence à l'Occident reste un paradigme incontournable. Mais, au-delà de ce constat somme toute assez banal, le principal mérite de l'ouvrage de Pierre-François Souyri n'est pas dans une énième déclinaison des processus de réception à l'œuvre dans cette modernisation, mais dans le refus d'une logique binaire qui verrait s'affronter le substrat local dans une conception étriquée et repliée de l'histoire nationale à un Occident uniformément porteur de valeurs de civilisation universelles et de progrès. Naturellement, Pierre-François Souyri n'ignore rien des défis, interrogations que cette rencontre avec l'Occident a suscité dans l'archipel. Ce sont d'abord ceux des Japonais de l'époque, conscients des changements introduits par cette rencontre, non seulement au niveau des élites qui les ont promus, mais aussi de l'ensemble de la population, impliqués les uns comme les autres dans la construction de l'État-nation. À cet égard, on saura gré à l'auteur de nous restituer la richesse de cette palette d'intellectuels japonais, certains bien connus en Occident tels Fukuzawa Yukichi ou Tokutomi Sohō, d'autres moins, qui ont pensé la modernité japonaise, à travers leur propre trajectoire où, parfois, l'enthousiasme de la jeunesse cède à la désillusion de la maturité. L'ouvrage de Pierre-François Souyri souligne les ambiguïtés du processus de modernisation, non pas tant sous l'angle des résistances auxquelles il se heurte, mais de sa double valeur subversive : d'une part il forge les outils, valeurs et concepts que s'approprient les mouvements disparates d'opposition à l'oligarchie meijiéenne ; d'autre part, il intègre toute une rhétorique empruntant à une culture classique qu'il détourne de sa signification originale. De ce fait, l'auteur montre, de façon pertinente et convaincante, que la modernité japonaise ne se situe pas dans une logique de substitution, mais d'inclusion, dont les tensions réorientent, redressent le processus de modernisation, affectant davantage le cursus dans lequel elle s'inscrit que ses fondements mêmes.

Dans son introduction, Pierre-François Souyri souligne à quel point l'historiographie occidentale, en dépit de quelques évolutions récentes, s'est montrée très euro-péo-centriste dans sa construction de la vision de la modernité. Il aurait pu ajouter que la notion d'aires culturelles a contribué à rejeter l'histoire des pays non européens aux marges de l'Université : en France par exemple, ne faut-il pas attendre les années 1980 pour que s'ouvrent des chaires d'histoire asiatique dans certains départements d'histoire et s'affranchissent de l'épithète

exotique, quand elle n'était pas dépréciative, d'orientaliste ? L'ouvrage s'organise autour de sept chapitres. Le premier, la tentation de l'Occident, initie le lecteur aux réflexions suscitées par la rencontre avec l'Occident depuis le milieu du ^{xx}e siècle, où la pensée des Lumières, conduit la plupart des intellectuels japonais de renom à adopter, peu ou prou, la conception d'une vision dichotomique du monde partagée entre nations civilisées et les autres. Le second chapitre, le goût de la liberté, rappelle que la période de Meiji, surtout dans sa première moitié, fut une période d'intense effervescence intellectuelle et politique, où se développe, dans les affres du processus de modernisation, et en ligne avec l'essor du mouvement pour la liberté et les droits du peuple, une véritable opinion publique avec laquelle l'oligarchie se trouve obligée, au-delà de velléités répressives, à composer. La troisième partie, un peuple, une nation, une culture, relate, sur les décombres du mouvement pour la liberté et les droits du peuple, l'émergence d'une fracture intellectuelle entre les tenants d'un « nipponisme » émancipateur qui, au départ, ne saurait être réduit à une dimension purement réactionnaire et anti-occidentale, mais fera néanmoins le lit du nationalisme japonais, à un courant « plébéen » et démocrate qui partage avec le premier sa critique de la confiscation du pouvoir par les cliques féodales, avant de s'en séparer définitivement, lorsqu'il sera gagné par le socialisme, voire l'anarcho-syndicalisme. La quatrième partie, que faire de l'Asie, interroge la modernité japonaise, non plus seulement dans son rapport difficile avec l'Occident, mais aussi avec l'Asie. La plupart des élites intellectuelles modernistes, pétries de culture chinoise, sont les témoins impuissants et inquiets de la déliquescence de l'empire chinois et de la montée des impérialismes occidentaux en Asie orientale : elles oscillent entre la « sortie de l'Asie », symbole d'un monde obsolète, en décomposition, et l'affirmation d'une communauté de destin, d'une unicité de l'Orient d'où naîtra un courant asiatiste, où la « solidarité asiatique » le disputera finalement à une forme d'impérialisme affichant crânement l'hégémonie du Japon sur ses voisins. La cinquième partie, le nationalisme mystique d'État, ne s'intéresse pas tant aux aspects spécifiquement culturels du nationalisme, qu'au décryptage de la « tennôcratie », c'est-à-dire de la mise en place d'une mystique monarchique totalisante, sinon totalitaire, et des réticences qu'elle rencontre, notamment dans les milieux chrétiens, chez les constitutionnalistes libéraux, mais aussi, et paradoxalement, chez les tenants d'un « socialisme national » qui inspirera, dans les années 1930, les mouvements

putchistes des jeunes officiers. Le sixième chapitre, devant l'injustice, expose les formes d'activisme et de contestation, qui dès la seconde moitié de l'ère Meiji, pointent les dérives d'une modernisation industrielle à outrance, ses conséquences environnementales et sanitaires, l'appauvrissement de la paysannerie, la misère de la condition ouvrière et dénoncent les pesanteurs du système familial patriarcal. Ici comme ailleurs, ce n'est pas tant la description de ces dérives qui intéressent l'auteur que l'émergence d'un discours alternatif à la pensée dominante. Point n'est besoin, remarque l'auteur, d'y voir une quelconque influence occidentale, mais plutôt l'expression d'une indignation universelle. La septième partie, le capital en question, s'interroge, dans le prolongement de la partie antérieure, sur la naissance du mouvement ouvrier et l'irruption de la « question sociale » au Japon. Il pose les bases d'une remise en question sinon du modèle capitaliste, du moins de ses dérives – la misère de la condition ouvrière, le culte de l'argent-roi, la corruption – à travers non seulement la littérature populaire, mais aussi les formes embryonnaires d'organisation et de théorisation d'un socialisme au départ fortement teinté de christianisme, sans parler de la critique de l'expansionnisme japonais et de la guerre. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le pouvoir, saisissant le prétexte d'un projet d'attentat contre l'empereur Meiji, ait décidé de sévir contre les figures contestataires les plus radicales.

Les quelques lignes qui précèdent ne sont qu'un compte rendu bien imparfait de cet ouvrage extrêmement riche et documenté qui, pour l'essentiel, concerne la période de Meiji, même s'il ne s'interdit pas des prolongements sur les périodes extérieures, pour mieux en sérier la spécificité. Cette histoire intellectuelle de la naissance du Japon moderne fait la part belle aux écrivains et essayistes de l'époque, dont elle analyse et décompose le discours avec brio. Cinq remarques : c'est dans la conclusion seulement que l'auteur donne sa version des notions de modernité et de modernisation qu'il entend non pas en termes quantitatifs, mais qualitatifs : la capacité à refuser, à dire non, à faire fi « des formes nouvelles de contrôle social ». C'est un point de vue parfaitement défendable mais sujet à discussion. En second lieu, le lecteur pourrait éprouver, à l'occasion des deux derniers chapitres, une certaine frustration. Il est certain que les problématiques qui y sont abordées mériteraient de plus amples développements. Raison de plus de se rapporter, pour certaines thématiques évoquées, aux travaux de Christine Lévy, de Claire Dodane, et de Bernard Thomann sur la naissance de l'État social au Japon. En troisième

lieu, l'ouvrage nécessite tout de même une certaine connaissance des grandes lignes de l'histoire du Japon impérial. En quatrième lieu, on se demande, pour faire court, s'il existe des regards croisés entre « pacifistes », « féministes » et « socialistes ». En d'autres termes, à la fin de la période de Meiji, est-on capable d'envisager globalement la « question sociale » ou celle-ci demeure-t-elle éclatée à travers les multiples prismes qui réfractent le rapport personnel des intellectuels à la modernité et leur critique de la pensée dominante ? En cinquième lieu, si l'Asie s'insère dans le tête-à-tête entre le Japon et l'Occident, pour les réformateurs coréens et chinois, le Japon faisait figure de tête de pont de l'Occident en Asie : la proximité géographique et culturelle de l'archipel les y incitait. Dès lors, on souhaiterait que le travail de Pierre-François Souyri soit complété par une analyse du regard que portent les intellectuels « éclairés » du continent sur le rôle du Japon comme passeur de la modernité occidentale ou, pour reprendre la problématique de l'auteur, on se demande s'ils ont également pensé leur rapport à la modernité en dehors de toute idée d'occidentalisation.

Au total, un ouvrage magistral, stimulant, tant par l'approche que sur le fond, qui renouvelle la connaissance de cette période cruciale de l'histoire de l'archipel.

Le livre comporte un index des noms de personnes citées auquel le lecteur non familiarisé pourra se référer (p. 451-459), une bibliographie imposante (p. 461-488), composée, dans sa majorité, de titres en langue japonaise, rappelant au passage – et contrairement à la cuistrerie de certains spécialistes autoproclamés – qu'il arrive aux Japonais d'écrire dans leur propre langue...